

Par une belle fin d'après-midi d'automne, Jean Michelez, qui était descendu de tramway à la porte de Champerret, suivait à pied, en flânant, le long boulevard Bineau, à Neuilly, à l'extrémité duquel se dressait la villa *La vie là* qu'il habitait avec sa femme et ses deux enfants. C'était un des derniers beaux jours de l'année. Un vent tiède soulevait la poussière de la chaussée. Tout gardait encore les traces de l'été. Les arbres n'avaient point perdu leurs feuilles, ces feuilles poussiéreuses de fin de saison que les orages n'ont mouillées qu'à demi. Dans les jardins, des tentes claires abritaient les meubles rustiques. Les appels, les voix, les conversations, étaient sonores. De temps à autre, une fenêtre ouverte laissait s'échapper vers le ciel bleu les chants d'un phonographe ou d'un appareil de TSE.

M. Michelez regarda sa montre. Il était sept heures. La nuit tombait déjà. Il pressa le pas, non point dans la crainte de faire attendre sa femme, mais parce que, brusquement, il venait d'éprouver le besoin irrésistible d'être chez lui, de parler, de se sentir entouré. Depuis trente minutes, il n'avait prononcé un mot.

LA MORT DE DINAH

À six heures et demie, ses employés, d'une voix soumise contrastant avec la liberté qu'ils allaient retrouver, avaient pris congé de lui. Peu après, il était également sorti non sans avoir, auparavant, soigneusement fermé la porte de son bureau situé rue de la Michodière. Ce court instant de solitude, s'il lui avait paru agréable au commencement, lui pesait maintenant. En marchant, il s'était souvenu de sa jeunesse au cours de laquelle, tant et tant de fois, la perspective d'une soirée vide l'avait plongé dans un profond découragement, jeunesse interminable puisque, bien qu'il fut aujourd'hui âgé de quarante-sept ans, il y avait à peine trois ans qu'il était marié. Depuis, il avait pris la solitude en horreur. À elle il préférerait n'importe quelle compagnie.

À ses débuts dans la vie, Jean Michelez avait exercé la profession d'architecte. Une ambition raisonnable l'avait poussé à s'établir à son propre compte, à posséder sa clientèle, à être sérieux, honnête et correct en affaires. « Je n'irai pas chercher les clients ; ils viendront à moi. Je ne leur promettrai pas monts et merveilles ; et ils seront contents. Ils me recommanderont à leurs amis. Petit à petit le noyau grossira. Alors je ne dépendrai de personne et je serai mon maître. » Cette attente stoïque dura dix ans. La guerre vint. Aussitôt après sa réforme, il abandonna sa profession sur les instances d'un camarade, Gaston Bonelli, pour celle, beaucoup plus lucrative, d'entrepreneur. Un peu comme chez ces médecins qui deviennent pharmaciens, chez ces avocats transformant leur étude en cabinet d'affaires, chez ces commissaires de police démissionnant pour prendre la direction d'une agence de renseignements,

LA MORT DE DINAH

on découvrait sur son visage ce quelque chose de débonnaire et de susceptible particulier à ceux qui ont renoncé par intérêt. Leur lâcheté est cachée sous la nécessité de vivre. Elle se dégage pourtant des gestes et de la physionomie. En observant M. Michelez, on sentait que les écharpes de la déchéance le frôlaient, que s'il n'avait point d'ennemis, il ne se trouvait pas moins des anciens confrères pour le blâmer, que l'argent gagné à présent l'était au détriment d'une condition sociale plus élevée, car ceux qui persévèrent malgré les privations, l'indifférence de leur entourage, le doute de soi, sont rarement indulgents à ceux, plus faibles, qui renoncent, bien que ce soit justement dans ces défections qu'ils puisent l'orgueil de continuer.

M. Michelez avait souffert de ce mépris et en souffrait encore. Par amour-propre, il avait ménagé une sorte de compromis entre sa vie passée et celle présente. Il n'avait pas voulu être le premier entrepreneur venu. C'était un entrepreneur unique, de l'ancienne école à laquelle, pourtant, il n'était attaché par aucun lien, qu'il rêvait de devenir. L'honnêteté, la conscience professionnelle, la rectitude quant à ses devoirs et l'indulgence quant à ceux d'autrui, étaient ses principales qualités. Ses devis, il se faisait un point d'honneur à n'en jamais dépasser le montant, quitte à en être de sa poche.

En quelques mots, il voulait atténuer ce qui, à certains moments, lui apparaissait comme un déclassement, par une perfection qui n'eût point existé sans lui, pensait-il, dans sa corporation.